

On s'abonne à Lyon,
Rue Neuve, 37, au 2^{me}.
(UNE BOITE EST PLACÉE DANS L'ALLÉE.)

L'ENTR'ACTE paraît le Dimanche, et se vend
dans les Théâtres.

LES AVIS ET RÉCLAMATIONS
doivent être adressés franco au bureau
de L'ENTR'ACTE.



Abonnement :
Pour 3 mois — 3 francs.

Un numéro avec dessin, — 25 c.
Sans dessin, — 15 c.

PRIX DES INSERTIONS :
25 centimes la ligne. — On traitera de gré à gré
pour les annonces d'une certaine étendue.

L'ENTR'ACTE,

Gazette des Salons et des Théâtres.

DESSINS DE MODES, GROQUIS, PORTRAITS D'ARTISTES.

BIOGRAPHIE.

LAFONT (PIERRE).

Il y a quelques années, je veux parler du temps où Talma vivait, où Mlle Mars était jeune, où l'art théâtral s'appuyait sur des noms que nos souvenirs ont rendus impérissables, où l'on ne regardait pas la comédie comme un métier, mais bien comme une mission ; il y a quelques années, dis-je, quand on se faisait comédien, on était poussé sur la scène par une vocation, on avait foi dans son art, on avait la conscience de sa mission, on se sentait brûlé d'un feu sacré, on ne se faisait pas enfin artiste du jour au lendemain ; après avoir essayé de vingt métiers différents, on ne se réveillait pas comédien en désespoir de cause. L'art y gagnait aussi, et la vieille scène française est là pour le dire.

Dans ce temps-là aussi, les critiques avaient une valeur réelle et n'étaient pas comme aujourd'hui forcés d'élever un piédestal à des médiocrités reconnues. Geoffroy, au moyen de son sarcasme permanent, faisait progresser l'art. Il avait affaire, il est vrai, à des comédiens d'inspiration et d'étude qui comprenaient que ce n'est pas si facile qu'on pense que de reproduire la société, et que ce n'est pas un métier que chacun peut faire de prime abord. Voilà pourquoi la tâche des critiques de nos jours est rude, et ne trouve plus de sympathie chez les interprètes de l'art. Aujourd'hui on veut aller trop vite ; sans études préalables et sans inspiration, chacun revendique ce beau titre d'artiste, et trop souvent l'usurpe. Il n'y a point d'artiste sans vocation. Ce sont des hommes médiocres, ceux qui font de l'art un métier. Parlez-moi des comédiens qui abandonnent tout, même une noble profession, pour suivre cette voix intérieure qui leur crie : Sois artiste ! Parlez-moi de Lafont qui s'arrête au milieu d'une belle carrière pour se faire comédien malgré tout !

Né en 1803 à Bordeaux, Pierre Lafont, dont le père était commissaire-priseur dans cette ville, fut destiné à la médecine. A dix-sept ans il était officier de santé de la marine, et faisait voile pour les Indes à bord de l'*Héroïne* ; des Indes il revint en France, et repartit immédiatement pour les Antilles, bien que la médecine n'eût aucun attrait pour lui et ne fût nullement de son goût.

Le théâtre paraissait à son imagination un champ plus vaste pour acquérir de la gloire. Et voilà qu'un beau jour il quitta la trousse du chirurgien pour se livrer à l'étude de la scène. En 1823, il se présenta au Vaudeville, et il obtint la faveur de débiter dans *la Somnambule*.

Désaugiers eut bonne opinion de ce beau jeune homme qui se présentait avec la conscience de ce qu'il deviendrait, et permit le début. Le public trouva l'acteur de son goût ; mais Désaugiers pensa que le public s'habituerait difficilement à l'accent gascon de Lafont ; il remit

à un an l'engagement, et lui conseilla de sérieuses études. Le jeune homme ne fut pas découragé, il entra au Conservatoire, et avec les bonnes leçons de Baptiste, il parvint en peu de temps à vaincre l'obstacle qui s'opposait à son avenir. Désaugiers tint parole, et Lafont fut reçu pensionnaire dans l'excellente troupe du Vaudeville.

Comme on l'a vu depuis, Lafont n'a jamais failli devant sa vocation ; l'esprit et l'étude en ont fait un comédien parfait ; sa beauté physique a été aussi pour quelque chose dans son succès, car il est bien entendu aujourd'hui que c'est une qualité essentielle, bien que Tacchinardi ait pu s'en passer. Lekain s'en servit merveilleusement.

Puisque l'occasion m'est donnée de parler de Lafont, je ne crois pas pouvoir me dispenser de parler de son bon frère, de cet ami dévoué, de cet artiste plein de cœur, de talent et de modestie, que l'art a perdu trop tôt et que ses amis regretteront toujours.

On comprend maintenant que c'était une vocation, car c'étaient les mêmes goûts, les mêmes sentiments, les mêmes travaux et les mêmes instincts de renommée qui unissaient les deux frères et les faisaient tous deux hommes de talent. C'était, comme on voit, une passion de famille.

Parlerai-je de ses créations ? Tout le monde a applaudi Lafont du Vaudeville dans *Léonide*, *les Deux Cousins*, *Jean*, *M^{me} Grégoire*, *Léontine*, *M^{me} Du Barri*, etc., avec autant de sincérité qu'on appréciait Lafont de l'Opéra dans *le Comte Ory* et *Robert-le-Diable*.

Sous les Tilleuls.

(Voir nos numéros des 2 et 9 juin.)

III.

LES JEUNES FILLES.

Au milieu de cette galerie d'âges et de genres divers qui viennent s'exposer le long des allées des Tilleuls, comme en un grand bazar, ce qui nous frappe tout d'abord, est la profusion de ces jeunes filles dont la pensée d'amours libidineux ou honnêtes forme toute la vie. Eh ! si ce n'était là leur rêve de prédilection exclusive, quelle autre chimère, je vous prie, pourraient-elles caresser dans leurs longues heures de silence et d'isolement ? Notre malheureuse société a réduit à si peu le rôle de la femme, elle a tellement traité celle-ci comme une esclave, elle lui a si bien fait entrevoir un rayon de liberté fallacieuse seulement à travers sa dépendance d'un maître, que vraiment c'est chose fort excusable et bien heureuse pour nous, de voir avec quelle soif de servitude les jeunes filles convoitent les regards et se disputent en pensée les mains des promeneurs, pour se créer un appui et prendre rang dans le monde. Mais plus notre organisation civile a placé bas ces victimes, plus nous leur devons notre préférence, plus nous nous em-

presserons de la leur accorder, et dès à présent posons-les à la tête de notre galerie.

Il y a trois séries à observer parmi les jeunes filles des Tilleuls. Les unes, filles du peuple, veulent garder l'obscurité de leur existence, persuader que la vertu croissant dans l'ombre ne s'étirole pas ; timidement assises sur des bancs de pierre, bien loin de la foule, elles n'attendent qu'un salut de l'humble ouvrier que leur âme préfère, et si par hasard l'œil de quelque beau lion s'arrête à les considérer, ce regard glisse sur elles sans pénétrer en leurs cœurs. L'amour du devoir les sauve de leur perte. Les autres, sorties également d'en bas, ont voulu monter trop vite ; elles ont échangé contre un brillant déshonneur la simplicité de leurs premières années, et toujours incertaines de leur sort du lendemain, elles ensevelissent sous un linceul de satin, de rubans, leurs regrets du passé, leurs incessantes inquiétudes et leur candeur fanée.

Malheureuses ! combien de fois peut-être le siècle qui les a perdues ne se montre-t-il point à leur égard trop sévère ! Ces vices que vous accusez, Messieurs, ne sont-ils point votre fait ? N'est-ce pas à l'aide de trompeuses promesses, n'est-ce pas en faisant un appel aux vertus mêmes de ces infortunées, que souvent vous les avez entraînées dans cet abîme où maintenant vos pieds les tournent et les retournent ? Nous aurons l'occasion de vous le dire bientôt. Une jeune fille était sans pain, sans travail, et cependant elle veillait au chevet d'une mère mourante, qu'un faible secours d'argent pouvait sauver. Ce secours, vous le lui avez offert dans un infâme marché ; vous avez fait parler bien haut la piété filiale, vous avez souillé cette enfant, puis un nouveau caprice vous a dicté quelque autre crime, et, maintenant, voyez ! Celle que vous avez trouvée pure, celle que vous avez mise en possession du désespoir, s'est familiarisée depuis avec l'idée corrosive de son abjection ; elle a grandi dans le mal, et la voici qui, luxurieuse Laïs, affronte les mépris, et met à l'enchère les voluptés que vous lui apprîtes un jour à exciter. Oh ! détournez bien vite votre front qui rougit, déposez vous souvenirs d'ignominie, et rappelez-vous la vertu à la vue de ces douces et frêles créatures qui, rangées sous l'aile d'une mère vigilante par intérêt, respirent l'innocence et promettent de pures délices.

Tout-à-l'heure vous avez trouvé le remords, le besoin ou la honte se cachant sous des fleurs. Ici les recherches du luxe ne dissimulent pas toutes ces choses ; mais gardez-vous de croire que les petites misères ne s'y rencontrent point. Tout est calme et séduisant au dehors ; tout est confusion et sollicitude à l'intérieur. Et, pour bien comprendre ceci, pénétrez-vous bien d'une chose : c'est que, si précédemment vous avez pu dire tout haut ces mots : *maitresses à prendre*, maintenant vous pouvez murmurer tout bas : *filles à marier*. Oui, ces réflexions sont pénibles à faire et ignominieuses pour notre époque ; mais elles se présentent naturellement, et chaque observation les confirme. Oui, les familles ont entraîné là l'enfant qui peut-être les embarrasse, et, sans que cet acte les déconsidère aux yeux du monde, elles laissent près de leurs filles un siège vide pour le premier occupant qui voudra bien assurer à celles-ci un avenir. Oui, sous les Tilleuls, on dépose une enfant comme une marchandise ; on fait ressortir ses avantages, on l'affuble, on la vante aux passants, ainsi qu'un marchand d'esclaves affublerait, dépouillerait ou vanterait ses femmes. Ceci est un usage ignoble et presque immoral ; c'est quelque chose de semblable aux marchés dont nous parlions tout-à-l'heure ; mais il est convenu que tout, même le mariage, à notre époque, doit se faire par transaction, par calcul, et si nous accusons quelqu'un de ces trafics déshonorants, à coup sûr ce ne sera point la jeune fille qui se soumet à l'opprobre et maudit en secret ce qu'elle n'a point le courage de repousser ouvertement.

Aussi n'est-ce pas pitié de deviner, sous l'apparente tranquillité de ces sourires, l'agitation de cette âme dont la pudeur se révolte sous la convoitise et l'effronterie de tant de regards ? Impossible à elle de se soustraire à ce viol de tous les instants, car des parents sont là qui lui prescrivent de faire bonne contenance devant les yeux qui la polluent. Pendant des soirées entières, ou même durant de nombreuses années, il lui faudra toujours paraître jeune, enjouée, belle et riieuse ; elle devra remplacer par l'agaceries de ses manières l'absence d'une dot, elle méritera par ce manège la toilette de la saison suivante ; elle sera dressée à la coquetterie qui la perdra plus tard ; elle sera vendue au premier homme difforme qui la marchandera ; et, dans le sentiment de cette destinée peut-être même illusoire, on comprend tout ce que la jeune fille devra prodiguer d'efforts pour passionner le dédaigneux dandy qui la flatte.

Ajoutez à cela tous les tourments souvent inutiles de l'attente, toutes les petites jalousies, tous les ressentiments d'un mépris apparent, toutes

les craintes d'une famille désappointée et grondante, tous les mille soucis d'un besoin de vanité que l'on développe, tous les désirs, tous les dépits, toutes les gênes d'une longue revue, tous les découragements, tous les désespoirs, et vous aurez une idée bien faible des tourments de ces jeunes filles qu'une première apparence vous a fait croire bien heureuses.

Avant de descendre aux détails de ces existences, poursuivons notre inspection des types divers qui meublent ce musée marchant, agissant, parlant beaucoup, mais pensant fort peu.

(La suite au prochain numéro.)

UN BAL MASQUÉ EN BAVIÈRE.

Les bals masqués de Munich, pendant le carnaval, sont charmants. Le roi Louis y vient seul, en domino, comme un autre homme...

Sur la fin du règne de Louis XIV, on imagina, pour divertir la cour, de faire fabriquer des masques de cire qui ressemblaient parfaitement à plusieurs personnes de la haute société. Sur ce premier masque on en attachait un second de pure fantaisie, et ensuite, dans le cours de la fête, on feignait de soulever ce dernier, et on montrait furtivement un visage d'emprunt qui trompait les curieux.

Des jeunes gens de Munich, qui connaissent peut-être notre histoire mieux que nous, ont emprunté du siècle de Louis XIV cette manière de faire de l'esprit aux dépens de la figure d'autrui, et le résultat n'a trompé personne, si ce n'est eux-mêmes. Voici comment la chose s'est passée.

Ils étaient trois, le capitaine ***, un étudiant, et un jeune compositeur de Leipsik qui était venu en Bavière pour retrouver une symphonie de Beethoven. Il y a toujours une symphonie de perdue après laquelle courent les amateurs.

Ces trois jeunes gens, la tête montée par le carnaval, eurent la témérité de fabriquer trois masques à l'effigie du roi Louis. Sur ce premier masque ils en attachèrent un second de fantaisie, prirent des dominos différents, et après s'être donné le mot, entrèrent à l'opéra une nuit que le prince avait parlé de s'y rendre. Une fois entrés, les trois amis se séparèrent et cherchèrent fortune dans la foule.

L'étudiant s'adressa à une petite bourgeoise de la rue des Théatins, et après une conversation fort animée, il souleva adroitement son premier masque, qui était un visage de pierrot, et laissa entrevoir comme par mégarde le masque de dessous, la royale figure qui était un mensonge en carton peint. La bourgeoise faillit se trouver mal de joie et de peur. Mais ce fut bien pis quand le roi (toujours en carton peint) lui proposa un rendez-vous au fond du Jardin-Anglais, derrière le pavillon chinois. La pauvre fille resta muette et son silence accepta pour elle.

Pareille intrigue se nouait dans la salle entre le musicien et une danseuse sentimentale, qui se voyait déjà l'Égérie de la Bavière et la Pompadour de notre époque.

Le capitaine, de son côté, s'était chargé d'une grande dame veuve dont l'ambition rêvait peut-être un mariage de la main gauche.

Toutes les trois reçurent ainsi le même rendez-vous, et toutes les trois se promirent secrètement de n'y point manquer.

Or, le roi Louis, qui assistait incognito à ce bal, avait aussi trouvé une bonne fortune, et, par une singulière coïncidence, donné un rendez-vous, mais sans se faire reconnaître, justement derrière le pavillon chinois. Comprenant très-bien que la plaisanterie devait s'arrêter là, il envoya un aide-de-camp à sa place. L'objet de ce mécompte était une Parisienne qui allait aux eaux de Gratz pour ses migraines.

Les trois autres mystificateurs avaient donné leurs rendez-vous pour l'heure où décevant un roi peut sortir pendant l'hiver en Allemagne, c'est-à-dire pour quatre heures de l'après-midi : à Munich, en hiver, il fait nuit à cette heure. Le roi avait également donné le sien pour quatre heures, voulant sauver à son aide-de-camp les embarras du grand jour. Les quatre femmes furent bientôt en présence. La Parisienne, patriote et coquette, comptait sans doute donner une leçon à l'inconnu présomptueux, quoique spirituel, qui lui avait fait la cour au bal, et l'accabler de ses dédains après l'avoir séduit par ses grâces.

L'aide-de-camp n'avait jamais vu la Parisienne ; mais il la reconnut sur-le-champ. Comment ne reconnaîtrait-on pas une jolie Parisienne ? « Madame, dit l'aide-de-camp en s'approchant de la voiture, le roi vous remercie des instants trop courts que vous lui avez accordés hier soir, et vous supplie d'accepter ce souvenir. » C'était un brillant fort beau. Il n'y avait rien à répondre ; tout s'était passé avec autant de courtoisie que de respect. Au nom du roi, la dame rougit, balbutia



quelques mots, accepta la bague en tremblant, n'osant sans doute la refuser, et bientôt elle disparut.

Cependant l'aide-camp, à qui la solitude des grands arbres du pavillon chinois était familière, ne fut pas médiocrement surpris, quand la voiture de la Parisienne eut décampé, de se voir entouré mystérieusement par trois femmes de Munich assez jolies, et qui rôdaient autour de sa personne, le long du feuillage, comme des ombres aimables, chacune en retenant avec peine le vif désir de lui parler. La grande dame veuve et la danseuse, craignant une méprise compromettante pour la famille de l'une et la profession de l'autre, finirent par se perdre derrière les arbres. Mais la petite bourgeoise, simple jeune fille qui ne savait pas le monde, naïve et résolue comme une Allemande qui aime, s'avança vers l'aide-de-camp, qu'elle croyait porteur d'un message de la part du roi, que les soins de l'empire retenaient peut-être au palais.

« Commandant, dit la jeune fille, vous étiez hier soir au bal de l'Opéra? — Oui, mon enfant, répondit l'officier, assez étonné de cette question. — Commandant, dites-moi si le roi viendra se promener au parc ce soir. — Et pourquoi me demandez-vous cela, ma belle? répondit l'officier. — C'est qu'il me l'a promis au théâtre, » reprit la jeune fille avec l'air boudeur et fier que prend toute femme qui se croit l'objet d'un mystère d'état.

L'officier se mit à rire. « Le roi doit venir à quatre heures, poursuivit-elle en rougissant jusqu'aux oreilles, comme Charlotte quand Werther la regardait préparer des tartines de beurre. » L'officier devint sérieux; il tira sa montre. « Il n'est que trois heures trois quarts, dit-il gravement, sa majesté ne tardera pas. Je vous conseille de l'attendre. »

Il salua la bourgeoise profondément et s'éloigna du pavillon. Mais, à quelques pas, l'aide-de-camp marcha plus vite, tourna à droite vers une allée qui conduit aux casernes, et, à quatre heures, il était de retour au pavillon chinois, avec un peloton d'infanterie, dont il répartit les hommes sans bruit autour des arbres du rendez-vous.

Un instant après, les trois sosies de sa majesté, exacts à l'heure indiquée par eux, furent pris comme dans une souricière. On les reconnut à la chaleur qu'ils mettaient à se défendre contre les reproches des trois femmes trompées. La grande dame, la danseuse et la bourgeoise firent l'aveu de la mystification dont elles avaient été l'objet. Les trois mystificateurs s'en allèrent coucher en prison.

On ne savait comment le gouvernement prendrait cette aventure; le roi, qui avait terminé l'histoire de la Parisienne avec l'esprit français, donna à l'escapade des trois Bavares une péripétie à l'allemande. Il exigea qu'une réparation fût faite, c'est-à-dire que le musicien épousât la danseuse, le capitaine la grande dame veuve, et l'étudiant la jeune fille de la rue des Théatins.

A. D.

REVUE THÉÂTRALE.

Les merles des galeries du Grand-Théâtre rendraient un bien grand service à la direction s'ils venaient franchement lui manifester leurs intentions. Veulent-ils ou ne veulent-ils point provoquer la ruine des théâtres de Lyon? Telle est la question que nous nous posons sans pouvoir la résoudre. Si d'un côté leurs déclamations se dirigent toutes vers le rêve fantastique de la perfection des troupes, d'un autre côté leurs actes vont directement contre ce but, et non-seulement l'organisation des troupes, mais encore les directions deviennent impossibles. Avec de parcimonieuses subventions, avec l'éloignement du public pour les œuvres les plus célèbres et les plus nouvelles, comment voulez-vous bien qu'une direction introduise chez nous une Académie royale? Peut-on décemment lui imposer la condition d'une banqueroute pour complaire aux caprices de ceux qui applaudiront à sa perte?

Si donc, Messieurs, vous désirez la clôture des théâtres, ne tergivez pas, n'ayez point honte de votre volonté, et prononcez-vous hautement. Du moment où il est constaté que dix oiseaux siffleurs font la destinée d'une scène et gouvernent un public, dès ce moment, disons-nous, la direction n'essiera point de lutter à force de sacrifices, elle fera ses bagages et vous laissera tout entiers aux préoccupations de vos comptoirs. Si, au contraire, vous désirez vraiment la prospérité de l'art en notre ville, soyez justes d'abord, et tâchez ensuite de vous mettre d'accord. *Soyez justes*, c'est-à-dire n'exigez point ce que jamais vous ne pourrez obtenir; parce que vous possédez deux talents exceptionnels, hors de ligne, parce que vous avez M. Siran et M^{lle} Joly, ne demandez point que le reste de la troupe s'élève à leur taille, sinon vous ferez croire que les grands artistes sont une calamité pour la province, puisque jamais vous ne voudrez passer de l'exception à la

généralité. *Tâchez de vous mettre ensemble d'accord*, car vraiment nous ne pouvons rien comprendre à ces jugements partagés et souvent contradictoires que prononce le public des galeries. Les contradictions, en effet, sont votre histoire de tous les jours; vous couronnez aujourd'hui l'artiste sifflé hier, et vous sifflez demain l'artiste couronné aujourd'hui. Rien de posé, rien de stable. Lesbros et M^{me} Minoret vous ont fait maudire vos dédains; Blés, rappelé dans le rôle de Bertram, est tombé peu de temps après dans ce même rôle, et Joanny Bruyat, conspué dans ce même Bertram, vient d'y obtenir l'un de ses plus beaux triomphes. Comprenez-vous après cela que la direction soit indécise et tremblante? Ne sentez-vous pas que vos débutants doivent craindre, et que le premier symptôme d'hostilité peut les tuer? Nous ne craignons point de le dire, tant que l'opinion publique ne sera point assise, tant que le sort de l'art dépendra chez nous de quelques étourdis dont la tête est irritée par le champagne, l'existence de nos théâtres sera une utopie, et, quelles qu'elles soient, les directions n'y pourront rien changer. Ne nous étonnons donc point de ce qu'on va lire.

Grand-Théâtre.

Cette semaine a vu le troisième débat de notre dugazon, et l'orage du premier début de M^{lle} Cundell. Malgré quelques sifflets, nous persistons à dire que M^{me} Darmant possède le talent nécessaire à son emploi. Bien supérieure à M^{lle} Gobert pour l'expression du jeu, pour l'excellence de la méthode et pour la pureté des sons, cette jeune et agréable cantatrice doit regarder son admission comme certaine.

De peur d'être taxé de partialité, nous citerons le jugement porté sur M^{lle} Cundell par le feuilleton du *Censeur*, que l'on n'accusera certes pas d'être indulgent pour la direction: « Excellente musicienne, M^{lle} Cundell a chanté tout le rôle d'Alice avec une pureté et une justesse exquis. Les sons aigus sont chez elle d'une netteté admirable; sa voix moelleuse et fraîche parcourt sans effort tous les tons; et, nous ne craignons pas de le dire, sans aucun doute, quand elle a manqué d'étendue, cela ne tenait nullement à la force et à la souplesse de l'organe, mais bien à cette espèce de torpeur qui s'empare plus ou moins des moyens d'un débutant. La physionomie de M^{lle} Cundell est faite pour la scène, elle a de l'expression; les lignes longues de son visage lui donnent de la noblesse et un certain caractère tragique qu'augmentent encore l'animation et la vivacité de ses regards. » Plus bas, en parlant des sifflets qui se sont fait entendre à la fin de la représentation, le même journal ajoute: « Étaient-ils adressés à la débutante? L'injustice serait trop grande pour que nous puissions y croire. » Quoi qu'il en soit, M^{lle} Cundell s'est évanouie sur la scène, et rien jusqu'ici n'est venu calmer ses craintes, puisque *la Pie voleuse*, dans laquelle cette cantatrice devait faire son deuxième début, a été retardée par l'indisposition de M^{me} Darmant. A cette époque de l'année, la perte de M^{lle} Cundell serait pour nous irréparable; nous prions donc les opposants d'écouter et d'attendre, et nous conjurons tous ceux qui s'intéressent à l'avenir de nos théâtres de venir lutter par leurs bravos contre une immolation criminelle. Siran, Bruyat et M^{lle} Joly se sont partagé le triomphe de la représentation de *Robert*. Isabelle-Joly s'est fait applaudir à cinq reprises dans son grand morceau de *Grâce*! Que Dieu veuille sur la jeune fleur, et que les régisseurs craignent de la froisser en la portant trop souvent au grand air!

Au sujet de M^{lle} de *Belle-Isle*, nos premiers jugements subsistent, et M^{me} Faivre, remplaçant M^{me} Danguin, a déployé toute la verdure d'un talent qui ne sait point décliner.

Gymnase.

Sur cette scène, les représentations de M. Lafont ressemblent à de véritables triomphes que tout un peuple consacre. Les créations se succèdent rapidement, et le mérite de l'artiste brille partout.

Ce théâtre ne nous fournirait aucune autre observation si nous n'avions reçu la lettre suivante, que nous nous faisons une bien grande joie d'accueillir:

A M. le rédacteur de l'Entr'acte.

« Monsieur le rédacteur,

» Je me suis trouvé la cause innocente de quelques excès que je déplore autant que je les condamne.

» Ce n'est point en rentrant au milieu de mes compatriotes d'adoption que j'aurais pensé à préluder par la violence, et à méconnaître ainsi le généreux appui que j'ai toujours trouvé dans Lyon.

» Permettez-moi, monsieur, d'employer la voie de votre journal pour faire agréer tous mes regrets de ce que je ne pouvais ni empêcher, ni prévoir.

» Je comprends le motif d'opposition qu'on a fait valoir contre mon admission. Je comprends en outre qu'on ait dû s'indigner des intrigues honteuses que l'on m'accusait d'avoir ourdies contre M. Fleury.

» Je me dois à moi-même de protester contre cette supposition d'une conduite qui pèserait sur moi comme un remords.

» Je n'ai point désiré la chute de M. Fleury, et je n'avais même point à la désirer, car l'emploi pour lequel je suis engagé n'est pas le sien. Je ne viens pas ici remplir les rôles de *jeunes amoureux*, mais bien, d'après les termes de mon engagement, *les forts jeunes premiers et premiers rôles en tous genres*, spécialement dans le drame. Je déclare que je ne m'écarterai jamais de ces emplois.

» Puisse donc l'erreur qui a existé ne point m'être fatale ! Je sais que mon sort dépend du public ; mais je sais aussi que le public de Lyon oublie vite les injures et qu'il s'intéresse aux artistes.

» Agréez, etc.

ROUSSEAU,

Artiste au Gymnase.

Une semblable lettre tranche toutes les difficultés soulevées contre l'admission de M. Rousseau. L'artiste se confie en la générosité lyonnaise qui jamais ne fait défaut à ceux qui l'invoquent. Du reste, la question d'emploi est tranchée d'une manière péremptoire, et par tous ces motifs nous nous plaçons à compter M. Rousseau comme l'un des membres les plus utiles de notre troupe. Les jeunes gens froissés dans une lutte de triste mémoire pouvaient user de leur influence et briser le sort de l'artiste. Ils ont compris que l'indulgence était une vengeance plus noble ; chacun voudra s'associer à leurs intentions. Nous le promettons au nom du public.

CAUSERIES.

L'ouverture du théâtre du Cirque des Brotteaux aura lieu ce soir même. Pour varier les plaisirs du public, M. Provence a engagé la troupe équestre de M. Gauthier, dont les exercices seront suivis de la représentation de *l'Élève de Saint-Cyr*.

— M. Eugène G..., engagé pour l'emploi de baryton, reculant devant la sévérité d'une partie du public, a résilié son engagement. Aussi l'administration a-t-elle fait les démarches les plus actives pour le remplacer, et nous savons positivement qu'elle est en pourparlers avec un artiste dont le talent fera taire toutes les exigences.

— L'injustice avec laquelle quelques ennemis de la direction de nos théâtres ont accueilli M^{lle} Cundell à son premier début, nous fait un devoir de citer les lignes suivantes que nous empruntons à la *Revue musicale* du 2 mai dernier. C'est l'extrait du compte-rendu d'une représentation qui a eu lieu à La Haye le 20 avril dernier.

Voici comment s'exprime cette feuille sur notre première chanteuse :

« Tous les honneurs de cette solennité ont été pour M^{lle} Elisabeth Cundell. Elle a été admirable dans tout le cours de l'ouvrage (*les Puritains*), et elle s'est surpassée dans la délicieuse polonaise du premier acte. Sa vocalisation pure et facile était à l'aise au milieu de ce déluge de difficultés dont elle semblait se jouer. Elle a été touchante, pathétique dans le beau duo avec George ; mais elle a surtout rendu d'une manière déchirante les longues scènes de folie dans lesquelles elle s'est montrée aussi grande actrice que chanteuse distinguée. Enfin nous qui avons souvent entendu M^{lle} Grisi dans ce rôle d'Elvire qui est son triomphe, nous devons avouer que M^{lle} Cundell s'est approchée de son modèle, et que souvent elle a trouvé des effets qui n'appartiennent qu'à elle. Cette soirée laissera des souvenirs durables dans le cœur des dilettanti de cette résidence. »

— M. Lafeuillade, directeur des théâtres de Rouen, vient de résilier son traité.

Charade.



Du premier le second se moque trop souvent :
Notre air est fort bouffon lorsque l'entier nous prend.
Mot du dernier logogriphe : Pied.

MM. les Abonnés de l'Entr'acte sont priés de ne payer le montant de leur abonnement que sur la présentation d'un reçu signé par le Gérant de ce journal.

VERGNOLLE, rédacteur-gérant.

LYON. — IMPRIMERIE DE BOURSY FILS, RUE DE LA POULAILLERIE, 19.

AVIS.

Les Bureaux de la Compagnie L'IMMORTELLE, Assur-nce générale contre l'Incendie, représentée à Lyon par M. BENOIT, sont rue de la Cage, 13.

M^{me} BIESTRA,

TRAITEUR,

Grande rue de l'Hôpital, no 49, au 1^{er}, à Lyon,
SERV A LA CARTE ET A PRIX FIXE.

Pour 1 fr. on a demi-bouteille, potage, 3 plats et 2 desserts. — Pour 1 fr. 20 c., demi-bouteille, potage, 4 plats au choix et 2 desserts. — Pour 1 f. 50 c., bouteille, potage, 4 plats au choix et 3 desserts.
On trouve dans cet établissement promptitude et propreté dans le service.

MAISON CENTRALE A PARIS.

ANCIENNE MAISON VUILLERMET.

AUX DEUX JUMEAUX,

Galerie de l'Argue, 44, 46, 48 et 50.

MICHEL ET BERTHE,

Successieurs,

Marchands Tailleurs de Paris,

Préviennent MM. les consommateurs, principalement ceux qui ont l'habitude de se faire habiller dans la capitale, qu'ils trouveront dans leurs magasins un choix considérable d'habillements tout confectionnés, et une quantité d'étoffes en pièces de haute nouveauté.

Manteaux, Redingotes, Habits, Pantalons, Gilets, Robes-de-chambre, etc. etc.

En 40 heures

UN HABILLEMENT COMPLET ET DE COMMANDE
SERA RENDU.

Les soins, la coupe et l'élégance que nous offrirons à nos acheteurs, sont pour nous une garantie de la préférence.

MUSIQUE VOCALE,

Place du Plâtre, no 10.

On inscrit de 3 à 4 heures (voir les affiches).

EN VENTE,

A la Librairie de NOURTIER, rue de la Préfecture, 6.

Les Français, mœurs contemporaines, illustrés par Gavarni et H. Monnier ; 30 c. la livr. en noir.
50 c. id. coloriée.

Les Anglais peints par eux-mêmes ; 30 c. la livrais.
La Grèce pittoresque et historique, illustrée par 34 splendides gravures sur acier et 600 gravures sur bois ; 1 f. 50 c. la livraison.

Aventures de Robinson Crusoe, illustrées par J.-J. Granville ; 25 c. la livraison.

LE PHÉNIX DE LA CHEVELURE.

Le sieur BERLE, coiffeur, voyant s'accroître de plus en plus le succès de cette Pommade incomparable, dont il est le seul dépositaire, s'engage envers les personnes dont les cheveux seraient tombés par suite de maladies quelconques, à l'appliquer lui-même, et par là il en garantit les effets et justifie les suffrages qu'il a déjà obtenus d'un grand nombre de personnes chauves depuis nombre d'années, et qui ont bien voulu rendre témoignage au mérite de l'inventeur.

S'adresser chez lui, place des Terreaux, no 17.

AVIS.

FABRIQUE ET MAGASIN, quai St-Antoine, 16.

Nous avons signalé le Briquet-Millaud comme le meilleur qui ait paru jusqu'à ce jour, n'offrant aucun danger, pouvant se porter dans la poche, même étant débouché. Ce briquet est toujours garanti pour cinq années de durée.

Nous prévenons les amateurs que plusieurs colporteurs, qui vont dans les maisons et dans les cafés, se permettent de vendre des briquets qu'ils disent être des BRIQUETS-MILLAUD, ce à quoi le public ne doit point avoir confiance, attendu que le sieur MILLAUD n'a vendu et ne veut vendre à aucun colporteur de ses briquets ; les personnes qui désirent les avoir ne peuvent les trouver que chez lui.

On trouve dans le même magasin la Pommade minérale pour faire couper les rasoirs, ainsi que l'Essence du savon pour faire la barbe. En se servant de ces produits chimiques du sieur Millaud, on est surpris des résultats avantageux que cela produit.

Chaque objet de son industrie porte la signature du sieur Millaud à la plume, afin qu'on n'ait confiance qu'à elle seule.

MACHINE HYDRAULIQUE

A colonne d'ascension mobile, destinée à l'arrosage des prairies-jardins.

Cet appareil, mu par un cheval, élève l'eau à huit mètres et alimente un canal, à raison de 36,000 litres à l'heure.

Les expériences publiques recommenceront de nouveau le Jeudi de chaque semaine, de 5 à 6 heures du soir, cours Lafayette, maison Morel, derrière le Monument, aux Brotteaux. On peut prendre les renseignements chez MM. P. ROZET et VERGNIAS, place du Concert, 6, à Lyon.

Nota. — Des appareils également brevetés, pouvant élever l'eau jusqu'à 200 pieds, formant colonne ou pyramide, pour orner les villas et les maisons bourgeoises, seront également exposés aux yeux du public.

APPARTEMENT MEUBLÉ

A louer de suite, au mois ou à l'année.

S'adresser rue Pas-Etroit, no 11, au 2^{me}, la porte à gauche, vis-à-vis les Bains du Rhône, à Lyon.

On trouvera également à l'adresse ci-dessus des chambres garnies séparées.

AVIS IMPORTANT.

Aux gens de lettres et à MM. les Professeurs et Instituteurs de premier ordre.

Le Professeur américain continue ses Cours de langues anglaise, italienne et grecque moderne, garantis complets en vingt-une leçons, d'après la méthode impressionnée du célèbre professeur anglais Robertson, dont les journaux de Paris font un si grand éloge. Enfin, le professeur se charge volontiers et même garantit de mettre une personne intelligente en état de traduire tout ouvrage, et, qui plus est, de phraser bien correctement avant les dix premières leçons, et cela sans l'obligation d'étudier. D'ailleurs, il offre d'en référer à des familles hautement respectables.

Prix pour le cours complet : à domicile, 30 fr. ; chez lui, 20 fr. ; en classe, 15 fr.

On n'est pas obligé de payer le cours d'avance, ni de le continuer, si on croyait ne point réussir.

S'adresser au Concierge, rue Royale, no 8.